

LE CATHOLIQUE BERNANOS FACE À LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

Franco Vrančić

Université de Zadar

Croatie

fvrancic@unizd.hr

doi.org/10.15452/SR.2020.20.0013

Résumé. Ce travail se propose d'analyser la réflexion politico-religieuse qu'a développée le grand romancier français Georges Bernanos (1888-1948) lors de son séjour majorquin pendant la guerre civile espagnole. En effet, c'est à Palma de Majorque, où cet écrivain a séjourné de 1934 à 1937 pour échapper à la colère de ses créanciers parisiens, qu'il a écrit la majeure partie de son chef-d'œuvre intitulé *Journal d'un curé de campagne* ainsi que la *Nouvelle Histoire de Mouchette*. Foncièrement chrétien et monarchiste, au tout début du soulèvement militaire franquiste contre le Front populaire en été 1936 Bernanos s'enthousiasme pour le « glorioso Movimientto ». Cela est notamment dû à son fils Yves qui participa activement à la rébellion, mais aussi et surtout à son anticommunisme virulent et sa fascination de jeunesse pour les idées de Hello et de Maurras. Cependant, après avoir vu les atrocités commises contre la population civile par les partisans de Franco, en bon catholique, Bernanos hausse la voix et dénonce la bénédiction de crimes de guerre des soldats du Général Franco par une partie du clergé espagnol dans son célèbre ouvrage *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce livre explosif n'est aucunement un manifeste de gauche, puisque Bernanos n'y disculpe pas les crimes des socialistes et des communistes venus du monde entier pour combattre les franquistes et leurs alliés italiens et allemands, mais une mise en garde des élites politiques françaises, notamment de ses anciens amis de l'Action française, contre la tentation fasciste. Enfin, ce témoignage percutant reste toujours d'actualité dans une Europe, dont les classes politiques ont parfois tendance à minimiser les effets destructeurs des trois idéologies mortifères du siècle passé à des fins électorales, ce qui exacerbe les guerres de mémoire portant ainsi préjudice au vivre-ensemble.

Mots-clés. Catholicisme. Épiscopat espagnol. Fascisme. Nazisme. Communisme.

Abstract. The Catholic Bernanos in the Whirlwind of the Spanish Civil War. This paper analyses the political-religious reflection developed by the great French novelist Georges Bernanos (1888-1948) during his Majorcan stay in the course of the Spanish Civil War. Indeed, it was in Palma de Mallorca, where this writer stayed from 1934 to 1937 to escape the anger of his Parisian creditors, that he wrote most of his masterpiece *The Diary of a Country Priest* as well as *A New History of Mouchette*. Fundamentally Catholic and monarchist, at the very beginning of the Francoist military uprising against the Popular Front in the summer of 1936, Bernanos became enthusiastic about the “glorioso Movimiento”. This is due not only to his son Yves, who actively participated in the rebellion, but also and above all to his virulent anticommunism and his youth’s fascination for the ideas of Hello and Maurras. However, after seeing the atrocities committed against the civilian population by the partisans of Franco, as a good Catholic, Bernanos raises his voice and denounces the blessing of Francoist war crimes by part of the Spanish clergy in his famous non-fiction book *The Great Cemeteries Under the Moon* (1938). Contrary to what one might believe, this explosive essay is not a leftist manifesto, since Bernanos does not justify the crimes committed by the socialists and communists who came to Spain so as to fight against Franco and his Italian and German allies, but a warning addressed to the French political elites, especially to his old friends of the conservative Action Française, against the fascist temptation. Finally, this striking work is still relevant in a Europe whose political classes sometimes tend to minimize the destructive effects of the three deadly ideologies of the past century for electoral purposes, which exacerbates memory wars and thus damages the living-together.

Keywords. Catholicism. Spanish episcopacy. Fascism. Nazism. Communism.

Cet écrivain de race mérite le respect et la gratitude de tous les hommes libres. (Albert Camus)

1. Introduction

Romancier au style passionné, conférencier, journaliste, pamphlétaire incisif, animateur spirituel de la Résistance, tout au long de sa vie Bernanos a été profondément marqué par son éducation catholique et monarchiste. Élevé chez les jésuites, il fait ses études au séminaire parisien de Notre-Dame-des-Champs avant de s'inscrire en faculté de droit et de lettres. Soucieux de la justice sociale et partisan d'un nationalisme antirépublicain à l'âge de vingt ans, il devient membre des Camelots du Roy, participe à des manifestations violentes contre une République antisociale, ce qui lui vaut des problèmes, puisqu'il est emprisonné à la Santé pendant quelques jours. C'est alors qu'il sympathise avec les militants d'extrême gauche qui partagent avec lui le même dégoût pour le capitalisme et les élites bien-pensantes de la Troisième République et qui ne voient dans ce régime politique qu'un « complot judéo-maçonnique ». Séduit toujours davantage par le discours nationaliste et antidémocratique de Charles Maurras et de Léon Daudet, le jeune Bernanos commence alors sa collaboration avec l'Action française, mouvement politique et journal quotidien éponyme d'inspiration royaliste et réactionnaire. Cela lui permet de collaborer régulièrement dans *Le Panache* et *L'avant-garde de Normandie* où il va pouvoir afficher ouvertement ses idées monarchistes et combattre les entreprises anticléricales de la Troisième République. C'est dire que toute sa pensée politique d'avant la guerre civile espagnole reste fortement liée avec la droite monarchiste. La meilleure preuve en est son engouement pour la figure sulfureuse d'Edouard Drumont¹ qu'il exprime merveilleusement bien dans son fameux écrit de combat *La Grande Peur des bien-pensants* (1931). Comme l'a très bien observé Michel Estève,

antirépublicanisme, antisémitisme et nationalisme définiraient assez bien les lignes de force les plus apparentes du pamphlet qui se situe très nettement dans la ligne de l'Action française. Bernanos plaide en faveur d'une révolution politique et nationale qui, récusant la 'démission' de la France de l'entre-deux-guerres, aurait pour mission de 'reconstituer la France comme société,

¹ C'est grâce à son père, abonné à *La Libre parole*, que Bernanos commence à se passionner pour les idées de Drumont. L'auteur de *La France juive* et député algérois, dont la grande idée est de dire que les financiers juifs avec la complicité honteuse des élites républicaines s'enrichissent sur le dos des Français, influencera le jeune Bernanos à tel point qu'il l'appellera toujours son « vieux maître ». Selon Bernanos, la lecture de *La France juive* lui a permis de découvrir le vrai sens du mot « injustice » et de chanter avec les ouvriers et syndicalistes lors de son séjour à la Santé (1909) *Vive Henri IV* et *l'Internationale*. Fort heureusement, Bernanos n'a retenu de cet ouvrage antisémite que son mépris pour le monde de la finance et le pouvoir corrompueur de l'argent, son refus des compromissions et son amour pour les plus démunis. En atteste non seulement son essai magistral *Les Grands Cimetières sous la lune*, mais aussi ses écrits polémiques et sa correspondance brésilienne où l'auteur de *Sous le soleil de Satan* s'en prend violemment aux crimes nazies contre les Juifs. Après tout, Bernanos n'a-t-il pas martelé lors de l'arrestation du résistant Georges Mandel qu'une goutte du sang juif versé devraient être plus précieuse aux Français que toute la pourpre d'un manteau de cardinal fasciste?

restaurer l'idée de la patrie, renouer la chaîne de nos traditions [...], refaire de notre pays un État organisé à l'intérieur, aussi fort à l'extérieur qu'il l'a été sous l'Ancien Régime' (Bernanos, Essais et écrits de combat, 1971 : XXII-XXIII).

Toute la question est donc de savoir comment cet auteur, élevé dans le respect de l'Église et de la Monarchie, a-t-il pu « basculer d'un camp à l'autre »? Comment se fait-il que Bernanos ait eu le courage de faire son mea culpa publiquement et de dénoncer le camp national espagnol auquel il avait donné son appui au début des hostilités? Qu'est-ce qui a poussé l'écrivain à rompre avec ses amis d'hier (Maurras, Pujo, Daudet)? Comment en est-il arrivé là?

2. Bernanos, adepte des nationaux

Pour le savoir, il nous faut revenir à la Guerre 14-18, car cette expérience traumatisante ne lui a pas apporté le renouveau national et spirituel tant attendu. Bien au contraire. Engagé volontaire comme tant d'autres hommes de lettres de l'époque (Apollinaire, Alain-Fournier, Cendrars, Céline, Giono, Péguy) et plusieurs fois grièvement blessé, celle-ci a achevé de le dégoûter pour toujours du conformisme bourgeois en lui faisant comprendre que la paysannerie et l'élite ouvrière sont les seules aristocraties qui restent aux Français, étant donné que celles-ci ne sont toujours pas avilées par l'hypocrisie et l'« esprit de l'arrière » de la classe dominante. S'y ajoute la rupture bernanosienne avec les dirigeants de l'Action française dont les ouvrages phares ont été mis à l'Index par le Saint-Siège et dont les tentatives en vue de susciter un renouveau de l'action des jeunes catholiques ont connu un échec cuisant. Néanmoins, tous les critiques s'accordent à dire que l'événement majeur qui incite l'auteur à désavouer ses prises de position est la tuerie fratricide espagnole. En fait, c'est en 1934 que Bernanos se fixe aux Baléares non seulement pour fuir ses difficultés financières, mais également dans le but de pouvoir écrire en toute tranquillité des romans et des articles qui se révèle être le seul revenu de sa nombreuse famille. C'est d'ailleurs dans ce lieu qu'il écrit une grande partie de son célèbre *Journal d'un curé de campagne* (1936) et qu'il assiste à l'insurrection franquiste. Comme il voit « dans l'insurrection des généraux rebelles au Maroc (18 juillet 1936) l'ébauche de cette Révolution nationale que la droite française n'avait jamais osé entreprendre » (Jurt, 2018 : 2) et que son fils Yves s'engage dans la Phalange, l'écrivain ne peut que soutenir cet événement que la majorité des Majorquins attendaient avec impatience. Cela montre la cohérence des idées politiques bernanosiennes, puisque les insurgés espagnols, contrairement à la droite molle de son pays, sont capables de prendre les armes pour combattre la répression socialo-communiste du Front populaire (Frente Popular) qui s'abat sur l'Espagne d'avant la guerre civile et qui, in fine, sera presque aussi coûteuse en vies humaines que la « Croisade franquiste ». Suivant les traces de nombreux auteurs français (Brasillach, Drieu La Rochelle, Claudel, Massis), ce chrétien à la foi ardente déplore les pillages et les incendies des monastères, les fusillades du clergé, les viols des religieuses ayant précédés le coup d'état militaire. Nullement surprenant donc si ses sympathies au début de la guerre vont plutôt à la Phalange, mouvement antidémocratique animé par des jeunes catholiques épris de justice sociale et qui, soulignons-le, partagent avec lui la même haine de la bourgeoisie et de la démocratie chrétienne. L'extrait suivant en dit long sur

son soutien indéfectible à la cause monarchiste dans cette période troublante de son existence aussi bien que sur sa hargne contre le clergé et la droite parlementaire, dont les incohérences et la corruption ont mené les forces anticléricales espagnoles au pouvoir en 1931 et qui, selon lui, ont leur part de culpabilité pour la persécution des croyants qui s'en est suivie:

J'ai vécu en Espagne la période pré-révolutionnaire. Je l'ai vécue avec une poignée de jeunes phalangistes, pleins d'honneur et de courage, dont je n'approuvais tout le programme mais qu'animait ainsi que leur noble chef un violent sentiment de justice sociale. J'affirme que le mépris qu'il professaient envers l'armée républicaine et ses états-majors, traîtres à leur roi et à leur serment, égalait leur juste méfiance envers un clergé expert en marchandages et maquignonnages électoraux effectués sous le couvert de l'Accion popular et par personne interposée, l'incomparable Gil Robles. (Bernanos, 2008 : 82)

De plus, selon les dires des Majorquins, dignes de confiance, la maison louée par les Bernanos avait même servi de cache d'armes et de lieu de réunion des phalangistes. Raison pour laquelle le fin connaisseur de l'histoire catalane et de la guerre civile espagnole Josep Massot I Muntaner croit pouvoir dire que l'écrivain « était sans doute au courant de la situation, bien que dans *Les Grands cimetières sous la lune*, il feigne, littérairement, de n'avoir rien su jusqu'au dimanche 19 juillet, en allant à la messe dans l'église Santa Eulalia, au centre de Palma » (Massot I Muntaner, 2001 : 45-46). Ami du marquis Zayas, qui va s'illustrer par la suite dans l'épuration des éléments suspects pro-républicains sur l'île, Bernanos accepte avec enthousiasme le « glorieux Movimiento » dont les mots d'ordre sont la résurrection de la catholicité et l'éradication pure et simple du virus moscovite. Cela est nettement visible dans son article paru dans *Le Figeiro Littéraire* du 12 septembre 1936 où l'auteur rend un vibrant hommage au leader de l'extrême droite espagnole abattu par les Républicains – Ramiro de Maeztu. Et comme l'opinion publique hexagonale se passionne pour ce conflit (la gauche soutient le camp républicain, tandis que la droite prend plutôt le parti des généraux putschistes) Bernanos sera sollicité par la rédaction de plusieurs journaux et hebdomadaires de Paris qui cherchent à comprendre les causes du conflit qui déchire la péninsule Ibérique. Ainsi, Bernanos envoie un article sur le chef des chrétiens démocrates espagnols Gil Robles dans la revue des dominicains *Sept*, « prélude à une série qui deviendra bientôt un journal de la guerre d'Espagne, nettement favorable aux rebelles » (Massot I Muntaner, 2001 : 47). Il va de soi que ses prises de position publiques en faveur de la rébellion ne seront pas sans conséquences, vu que Bernanos devient du jour au lendemain persona non grata du camp républicain. Sorti indemne de deux attentats manqués, il ressent une profonde inquiétude lors du débarquement des militaires communistes de Bayo venus de Barcelone pour en découdre avec les franquistes. Bien qu'il ait peur d'être fusillé par les Catalans, à la différence de ses compatriotes qui se bousculent pour fuir les Baléares, Bernanos refuse de quitter ses amis en danger de mort. Bien plus, étant complètement acquis à la cause nationaliste au début du conflit, il dit avoir accueilli les premiers avions italiens avec beaucoup de plaisir. C'est ce qu'il confesse d'ailleurs dans le troisième chapitre des *Grands Cimetières* en ces mots:

j'ai accueilli les premiers avions italiens sans déplaisir. Lorsque, prévenu par un fidèle ami romain du danger que courait ma famille, et particulièrement mon fils, au cas d'une brusque avance des miliciens catalans débarqués à Porto Cristo, le consul d'Italie est venu m'informer courtoisement de la sollicitude de son gouvernement, je l'ai chaleureusement remercié, bien qu'il arrivât déjà trop tard, que je fusse dès lors décidé à ne demander ni recevoir aucun service. (Bernanos, 2008 : 92-93)

Pendant plusieurs semaines, il se réjouit de l'arrivée de l'aviation mussolinienne, appui sans lequel les franquistes n'auraient pas réussi à repousser les hommes de Bayo. Son soutien indéfectible aux insurgés reste infaillible en septembre 1936, comme l'atteste suffisamment la présence de « la tribu Bernanos » lors du défilé de la victoire (le 3 septembre) où l'écrivain admire le courage de son fils Yves qui, selon ses compagnons d'armes, s'était brillamment illustré dans les combats qui faisaient rage autour de Porto Cristo.

3. Vers la rupture avec le camp national-catholique

Cependant, force est de constater qu'à partir du mois d'octobre 1936, on remarque déjà dans la correspondance bernanosienne les questionnements sur le mode opératoire des rebelles. En effet, dans une lettre adressée à son ami Christiane Manificat, l'auteur mentionne pour la première fois la férocité du camp national, tout en insistant sur l'exemplarité de son fils phalangiste Yves qui « maintient sans le vouloir, sans même le savoir, la tradition humaine de sa race, son sens particulier de l'honneur, de la fidélité, du respect au vaincu, et tout cela non sans peine car il gêne énormément les gens qui l'entourent et qui ont beaucoup de sang sur les mains. Moi aussi je les gêne » (Bernanos, Correspondance, 1971 : 170). Ce qu'il faut surtout retenir de cette période, c'est que Bernanos s'efforce pour la première fois de comprendre la vraie nature du soulèvement et de faire taire ses a priori et ses préjugés sur le camp républicain. Cela ne signifie pas pour autant que cet ancien admirateur de Maurras rompt déjà avec les milieux de l'extrême droite française. Ainsi, l'article qu'il fait paraître dans *Sept* du 16 octobre ne présage toujours pas le changement de son attitude à l'égard de l'Espagne catholique. Puisque celui-ci contient une attaque virulente contre les communistes espagnols qu'il désigne comme « brutes capables de massacrer à coups de fusil-mitrailleur [...] cinq cents prisonniers entassés dans une salle » (Bernanos, Essais et écrits de combat, 1971 : 1143). Qui plus est, dans sa lettre envoyée le 6 octobre à Pierre Belperron, nous apprenons que son fils Yves, conformément aux vœux du marquis Zayas et de Rossi, doit partir prochainement pour la Péninsule et que le romancier n'essaie même pas de l'en dissuader, car il continue à croire qu'abandonner la Phalange se révélerait être la pire lâcheté et une trahison des idéaux chrétiens et monarchistes pour lesquels combattent les partisans de Primo de Rivera.² Cela revient à dire que le grand romancier catholique, fortement persuadé de la justesse de la cause nationale, passe délibérément sous silence les crimes perpétrés contre les éléments marxisants de l'île de Majorque. Comme l'a bien résumé Albouy,

Après avoir accueilli le mouvement avec enthousiasme, le romancier hésite donc. Sa sympathie pour les militaires insurgés, pour l'idéologie dont ils se réclament, le retient encore de dénoncer

2 BERNANOS, Georges (1983). *Lettres retrouvées, 1904-1948*. Paris : Plon, p. 305.

publiquement les scènes d'épuration dont il est le témoin. Une distinction lui a surtout permis semble-t-il de concilier un certain temps sa sympathie pour les insurgés et son horreur pour les méthodes dont il était le témoin : l'opposition tranchée de 'l'Avant', héroïque et généreux, et de 'l'Arrière', féroce et poltron, qui avait si fortement marqué le combattant de la Grande Guerre. Il lui en coûte de témoigner contre un coup d'état militaire qu'il approuve et contre une hiérarchie ecclésiastique à laquelle – en dépit de ses nombreuses incartades – il est habitué à obéir (Albouy, 1974 : 88-89).

4. La dénonciation de la « Terreur franquiste »

Toutefois, face au libre arbitre des fascistes italiens et la connivence du clergé local avec les franquistes, notamment de la part de l'évêque de Majorque José Miralles, l'indignation bernanosienne atteint son comble fin 1936. Mieux encore, son étonnement devant les atrocités commises au nom du christianisme et du peuple catholique d'Espagne se transforment définitivement en dégoût, étant donné que les insurgés ont exécuté 3 000 innocents dans cette île où, après l'échec de l'expédition de Bayo, il n'y a pas eu des tentatives de révolte dignes de ce nom. À cela s'ajoute le fait que son fils Yves et les phalangistes majorquins ont été réduit à des rôles secondaires, car, sur ordre de Franco, les autorités militaires de l'île ainsi que le redoutable meneur des milices fascistes (*Dragons de la Mort-Dragones de la Muerte*) « Conde Rossi », du vrai nom Arconovaldo Bonacorsi, les vouaient désormais exclusivement à l'exécution des basses œuvres policières. Et lorsque le 18 janvier 1937, l'écrivain envoie à la revue catholique *Sept* son dernier article (*Conclusion*), on constate que sa lune de miel avec les révolutionnaires est bel et bien terminée. En critiquant la Terreur de droite, l'auteur s'attire les foudres des nationaux et doit en conséquence absolument quitter Majorque le 27 mars de la même année.

L'évolution des prises de position de Bernanos sera nettement perceptible dans les *Grands Cimetières sous la lune*, livre non-romanesque publié au mois de mai 1938 chez Plon et dont la grande thèse consiste à affirmer que son auteur n'a pas changé d'un iota, mais qu'il a été trahi par le camp national-catholique qui, en commettant les mêmes horreurs que les socialo-communistes, dessert grandement la cause qu'il prétend servir. Bien évidemment, la parution de ce témoignage explosif sur la guerre d'Espagne et ses répercussions potentielles en Métropole suscite une vive colère de ses amis de droite et l'approbation de ses ennemis qui se placent à gauche de l'échiquier politique. Les premiers le taxent de menteur et de renégat, tandis que les seconds le considèrent comme un témoin digne de confiance, voire comme un prophète. Cependant, nous préviens Albouy, « l'attitude bernanosienne est profondément originale et différente de celle d'écrivains catholiques comme Mauriac, Maritain ou Mounier. Bernanos se borne en effet à critiquer les promoteurs de la croisade espagnole au nom de leurs propres principes » (Albouy, 1974 : 90). Car, même s'il maintient toujours qu'il n'avait rien contre un coup d'Etat phalangiste que presque chaque catholique appelaient de ses vœux du fait des exactions commises contre le clergé (près de 7 000 prêtres tués dans les premiers mois du conflit en zone loyaliste que le gouvernement républicain ne condamne même pas) et s'il précise qu'il tient la Phalange d'avant la guerre civile pour parfaitement honorable, « c'est l'imposture morale et

religieuse commise par les gens de son propre bord – l'imposture lui apparaissant plus grave et plus dangereuse que l'erreur – la déformation de son idéal qu'il stigmatise » (Albouy, 1974 : 90). C'est pourquoi, dès le début des pages consacrées au conflit espagnol, Bernanos dénoncera avec une virulence inouïe la violence et les répressions démesurées des insurgés dans une population qui n'était pas acquise à la cause communiste. Témoin privilégié du soulèvement à Majorque, le romancier souligne notamment le fait que

au témoignage du chef de la Phalange, on n'aurait pas trouvé dans l'île cent communistes réellement dangereux. Où le parti les aurait-il recrutés? [...] Mon fils a pu toute une année courir les réunions de propagande sans que lui ou ses camarades échangeassent avec leurs adversaires rien de plus grave que des coups de poing. J'affirme, j'affirme sur l'honneur qu'au cours des mois qui précéderent la guerre sainte, il ne s'est commis dans l'île aucun attentat contre les personnes ou contre les biens (Bernanos, 2008 : 93).

Son objectif étant de démontrer aux droites françaises que la Terreur franquiste ressemble par bien des aspects à la Terreur et dictature jacobine (1793-1794), il décrit comment « une famille de quatre personnes, d'excellente bourgeoisie, le père, la mère et les deux fils, âgés respectivement de seize ans et de dix-neuf ans, a été condamnée à mort sur la foi d'un certain nombre de témoins qui affirmaient les avoir vus applaudir, dans leur jardin, au passage d'avions catalans » (Bernanos, 2008 : 94). Si l'on en croit Bernanos, Majorque a souffert de trois phases d'épuration. La première phase, qui porte sur les exactions sommaires opérées à domicile, ressemble davantage à des règlements de compte personnels réprouvés par la quasi-totalité des Palmesans, et dont on se confiait les détails en cachette. Selon lui la faute en revient essentiellement au général italien compte Rossi, qui appartenait aux Chemises noires et dont la mission était l'organisation de la Terreur. Très ébranlé par les tristes réalités espagnoles, Bernanos décrit en détail l'hypocrisie de l'Italien qui, la croix blanche sur la poitrine et le pistolet à la ceinture, figurait à la place d'honneur dans toutes les manifestations religieuses et qui avec ses miliciens était le maître de la vie et de la mort pendant cette première phase d'épuration. Pour Bernanos nul ne pouvait mettre en doute ses pouvoirs même pas un prêtre qui le suppliait humblement de ne pas fusiller trois femmes mexicaines, « qu'après les avoir confessées il jugeait sans malice » et que l'envoyé de Mussolini et de Ciano le lendemain matin même « fit abattre par ses hommes » (Bernanos 2008 : 119). La deuxième phase porte sur l'épuration des pénitenciers dont les conditions de détention n'avaient rien à envier aux camps de concentration. À cet égard, l'écrivain souligne qu'un grand nombre d'hommes furent relâchés en groupe faute de la moindre preuve matérielle susceptible d'être utilisée contre eux par des conseils de guerre fascistes, mais qu'à mi-chemin on jettait dans des fosses communes. Une fois les prisons et les villages reculés nettoyés des « éléments communisants », les chefs de la répression majorquine entreprennent la troisième phase d'épuration consistant à libérer les prisonniers indésirables suite à un non-lieu. Et lorsque les formalités en vue de dédouaner l'administration de toute responsabilité future accomplies, on relâchait ces pauvres deux par deux à deux heures du matin. Par contre, dès qu'ils sortaient dans la rue, les hommes armés jusqu'aux dents les entassaient dans des

camions et les menaient droit au cimetière! Mais c'est surtout l'appui que donne la majeure partie du clergé local au franquisme et la triste constatation que les massacres et les meurtres de civiles ne révoltent plus presque personne sur cette île méditerranéenne qui suscitent son anticléricalisme et sa satire voltairienne. Habité par la volonté de défendre l'honneur par rapport aux institutions et au « religieux correct », Bernanos se trouve donc dans la même situation que Péguy face à la droite antidreyfusarde. « L'incompatibilité lui apparaît évidente entre la fidélité au Christ et une soumission à un régime totalitaire, quel qu'il soit » (Estève 1981 : 234). Raison pour laquelle dans la suite du texte, il tient à préciser que le soutien apporté par l'épiscopat à Franco a profondément blessé ses sentiments religieux. En fait, le reproche qu'il lui fait n'est pas d'avoir choisi le camp qui assurait sa protection du camp qui cherchait son anéantissement, mais que face à une guerre fratricide d'une rare férocité les prêtres ont failli à leurs obligations sacerdotales. Puisque, dans l'esprit bernanosien, ils auraient dû appeler les belligérants à freiner le carnage et de protéger les faibles et les vaincus quelles que soient leurs convictions politico-religieuses. Comme la persécution qu'a subie l'Église avant la rébellion ne saurait justifier l'usage des modes opératoires du camp en face, il ne faut pas s'étonner du fait que Bernanos fustige si violemment le machiavélisme des dirigeants de l'Église d'Espagne en ces mots:

Dès lors, pourquoi la (L'Église) mettre en cause, dira-t-on? Mais, parce qu'elle est toujours en cause. C'est d'elle que je tiens tout, rien ne peut m'atteindre que par elle. Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance. Ou plutôt, il n'est d'autre scandale que celui qu'elle donne au monde. (Bernanos, 2008 : 105)

La responsabilité des autorités ecclésiastiques étant « plus grave encore que celle des fidèles » (von Balthasar, 2018 : 266), pour citer le grand spécialiste bernanosien Hans-Urs von Balthasar, l'écrivain enfonce le clou en critiquant le rôle néfaste que celles-ci ont joué dans la préparation de l'insurrection et la justification des exactions arbitraires des militaires de Franco et des phalangistes. Outre les signataires de la lettre collective de l'épiscopat espagnol, le plus grand coupable est selon lui l'évêque majorquin Miralles qui ne manquait jamais l'occasion de déléguer ses prêtres sur les lieux du crime et qui « les souliers dans le sang » distribuaient « les absolutions entre deux décharges » (Bernanos, 2008 : 100). De plus, l'approbation silencieuse de cette Terreur voire sa justification au nom des valeurs chrétiennes lui sont devenues si odieuses que Bernanos va jusqu'à déclarer que l'épuration systématique des « éléments suspects » se serait épuisée depuis longtemps sans la complicité plus ou moins avouée du clergé local. Cela dit, ce monde concentrationnaire et le régime de la délation et de l'épuration mis en place par les révolutionnaires ne lui inspirent que le dégoût et l'indignation, puisque « où que le général de l'épiscopat espagnol mette maintenant le pied, la mâchoire d'une tête de mort se referme sur son talon » (Bernanos, 2008 : 83). Encore que certains critiques de Bernanos et non des moindres (Pierre de Boisdeffre, Maryse Bertrand de Muñoz) lui reprochent le fait qu'il lui aura fallu huit mois pour prendre conscience du caractère sanguinaire de cette « révolution nationale » et qu'il était logé dans une famille franquiste de Palma, l'importance de son cri reste aussi célèbre qu'inégalable parce qu'il était le premier homme de plume de droite qui fustigeait

durement les gens de son propre bord politique n'admettant pas que les crimes de masse contre la population civile et les opposants politiques fidèles à la République se fassent au nom du catholicisme. Tout comme Simone Weil³ qui dénonçait à son tour la trahison des masses laborieuses par le camp républicain et qui refusait « de faire partie d'un peloton qui devait fusiller un prêtre à qui l'on ne reprochait rien que d'être un prêtre » (Halda, 1998 : 63), le romancier avoue que la trahison du camp national-catholique l'a blessé au plus profond de son âme et que l'atmosphère majorquine lui est devenue insupportable:

On vous affirme que cela va finir, que c'est fini. On respire. On respire jusqu'au prochain massacre, qui vous prend de court. Le temps passe... passe... Et puis quoi? Que voulez-vous que je vous dise? Des prêtres, des soldats, ce drapeau rouge et or – ni or pour l'acheter, ni sang pour le vendre... Il est dur de regarder s'avilir sous ses yeux ce qu'on est né pour aimer. (Bernanos, 2008 : 122)

Le bouleversement que les apologies des violences et les humiliations contre des civils sans défense produisent en lui est tel que l'auteur en voudra toujours extrêmement au clergé majorquin et à ses amis de la droite métropolitaine, dont la fascisation galopante et la déshumanisation qui s'ensuit le répugneront jusqu'à la fin de ses jours. Dès lors, il estime pouvoir soutenir que le monde n'acceptera jamais une Terreur cléricale fut-elle « cent fois justifiée, à vos yeux, par la menace de l'autre Terreur » (Bernanos, 2008 : 109). Scandalisé par l'exploitation du christianisme à des fins politiques, il avertit les auteurs catholiques de son pays sur la nocivité de leur soutien au franquisme car celui-ci peut mener à une guerre civile dans une France exsangue par les combats politiques entre le Cartel des gauches et les diverses formations politiques du centre et de droite. C'est ce qui explique son ressentiment à l'égard de Claudel qui avait publié son célèbre poème d'inspiration franquiste (« Aux martyrs espagnols ») dans *Sept* du 4 juin 1937:

Supposez que la Croisade tourne mal. Vous lirez dans une future histoire de l'Église que la lettre collective de l'Épiscopat espagnol n'a été qu'un emportement du zèle de Leurs Seigneuries, une maladresse regrettable, qui n'engage nullement les principes. Pour écrire la même chose à présent, je vais m'attirer la désapprobation de M. Paul Claudel. Eh bien, quoi! J'en ai assez de ces niaiseries. Qui sait? Peut-être l'auteur de la future histoire de l'Église utilisera-t-il un jour ces modestes pages pour appuyer son argumentation, prouver que l'opinion catholique unanime n'était pas avec ces gens-là. (Bernanos, 2008 : 103-104)

3 Simon Weil s'enthousiasma pour les prises de position de Bernanos exprimées dans les *Grands Cimetières* du fait que son engagement auprès des Républicains espagnols fut une expérience décevante. Après s'être rendu compte que son combat pour la justice sociale aboutissait dans une impasse, principalement à cause des crimes de guerre contre les populations civiles effrayées par la dictature du prolétariat, mais aussi à cause de l'élimination des éléments trotskystes (POUM) par le Parti communiste d'Espagne, cette grande philosophe d'origine juive envoie une lettre à Bernanos où elle lui rend hommage pour son honnêteté intellectuelle, sa sincérité et le courage de dire toute la vérité sur les monstruosité commises par les gens de son propre bord. Voici ce qu'elle en dit dans sa correspondance inédite publiée chez Plon en 1971 (*Combats pour la liberté*): « Vous êtes royaliste, disciple de Drumont – que m'importe? Vous m'êtes plus proche, sans comparaison, que mes camarades que, pourtant, j'aimais » (Bernanos, 1971 : 204).

5. Le refus des totalitarismes

Et pour mieux écœurer les gens de droite de son pays de l'idéologie fasciste, il pourfend impietoyablement cette fois-ci l'épiscopat italien pour son soutien indéfectible à la conquête de l'Éthiopie. La virulence avec laquelle Bernanos dénonce l'occupation de l'un des rares pays indépendants du monde noir s'inscrit dans la lignée des grands auteurs de la négritude (Senghor, Césaire, Damas),⁴ qui ont commencé leur lutte pour l'émancipation politico-culturelle dans le Paris des années 1930. En effet, le romancier ne pèse pas ses mots lorsqu'il fustige l'aviation italienne pour avoir privé « de leur peau des populations entières de pauvres nègres qui bourgeoñaient et pourrissaient en tas devant leurs cases » (Bernanos, 2008 : 148). Et de renchérir, « si les prélats italiens déclarent qu'une telle guerre leur paraît chevaleresque, que diable voulez-vous que ça me fasse? Je crois savoir ce qui est chevaleresque ou non, mais, en cas de doute, je n'aurais certainement jamais l'idée de prendre pour arbitre un ecclésiastique italien » (Bernanos, 2008 : 148). Face à la trahison du message évangélique par les plus hauts dignitaires ecclésiastiques italo-espagnols, l'auteur ne peut que condamner avec force leur nationalisme le plus décomplexé avant d'arriver à la conclusion que les nationalismes ne seraient que la décomposition d'authentiques sentiments patriotiques. Guéri de ses lubies franquistes, dans les pages qui suivent Bernanos tacle une dernière fois le clergé palmesan, et plus particulièrement Mgr l'évêque Miralles⁵ qui s'était montré aux côtés des Croisés de Franco dans de

4 À l'instar des patriarches des lettres afro-antillaises, Bernanos fustige l'avarice et la cupidité des élites bourgeoises auxquelles le but visé justifie tous les moyens. Et il en donne pour preuve la traite négrière ainsi que les conquêtes territoriales de la IIIe République dont le seul but à ses yeux étaient d'exploiter des colossales richesses naturelles du Continent noir. Comme à son habitude, Bernanos ne se trompe pas de combat, puisque, contrairement aux bourgeoisies de gauche et de droite qui approuvaient la colonisation au nom de « la tâche de l'homme blanc judéo-chrétien », il n'aura que des mots durs pour dénoncer cette entreprise déshumanisante : « Qu'un vacher dont les méninges sont en bouillie tue deux bergerettes après les avoir violées, la chronique retient son nom, fait de ce nom une épithète infâme, un nom maudit. Au lieu que ces « Messieurs du Commerce de Nantes », les Grands Trafiquants d'esclaves, comme les appelle avec respect M. Le sénateur de la Guadeloupe, ont pu remplir des charniers, toute cette viande noire n'exale à travers les siècles qu'un léger parfum de verveine et de tabac d'Espagne. « Les capitaines négriers semblent avoir été des gens de noble prestance – poursuit l'honorable sénateur. Ils portent le perruque comme à la cour, l'épée au côté, les souliers à boucle d'argent, des broderies sur le costume, des chemises à jabot, des poignets de dentelles. » « Un tel négoce – conclut le journaliste – ne déshonorait nullement ceux qui le subventionnaient. Qui donc parmi les financiers n'était négrier, peu ou prou? » (Bernanos, 2008 : 28).

5 La plupart des renseignements sur les atrocités de cette répression policière sont d'une exactitude rigoureuse, mais certaines interprétations bernanosiennes des faits réels sont mal interprétées ou non pas assez vérifiées. Le premier qui en paya le prix a été « le général Conde Aldo Rossi », dont le départ pour l'Italie fin décembre 1936 ne met pas un terme à l'épuration des « mal-pensants ». Son deuxième bouc émissaire, selon Massot i Muntaner, serait l'évêque Josep Miralles i Sbert à qui Bernanos « attribua la bénédiction d'une plaque dans la rue dédiée au phalangiste Barbarà – auquel précédemment, Miralles aurait refusé les funérailles à cause de son attitude violente » (Massot i Muntaner, 2001 : 129). Le chercheur espagnol y voit le désir bernanosien de discupler son fils Yves, membre de la garde rapprochée de Condi et ami de plusieurs hauts responsables phalangistes. Et il en veut pour preuve la publication dans le bulletin ecclésiastique du diocèse de Palma de Majorque de « l'exhortation de l'évêque de Pampeloune, Marcelino Olaechea Ni una gota de sengre de venganza [Pas une goutte de sang de vengeance], qui sera utilisée plus tard, sur le conseil exprès de Miralles, par un prêtre majorquin, Bartomeu Oliver de Sencelles, pour se

nombreuses cérémonies et qui, selon lui, a été bien informé de leurs méfaits. Emprunté par le « politiquement incorrect », il cherche à ébranler encore davantage les personnes de droite dans leurs certitudes et à décrire au public français toute l'ampleur de ce scandale. C'est pour cela que Bernanos enfonce le clou en soulignant que « pas un seul des blessés et des malades faits prisonniers au cours des opérations de guerre, d'août et de septembre 36, contre les Catalans, à Majorque, n'a été épargé par les nationaux » (Bernanos, 2008 : 160) et que leur vénéré Frère Josep Miralles I Sbert « se fit représenter comme d'habitude, à la cérémonie, par un certain nombre de ses prêtres qui, sous la surveillance des militaires, offrirent leurs services à ces malheureux » (Bernanos, 2008 : 169). Ancien combattant de la Grande Guerre, il ne peut que mépriser cet « esprit de l'arrière », tout en rappelant aux Français qu'en 14-18 un soldat allemand n'était indésirable que lorsqu'il foulait en armes le sol national. Par contre, dès que celui-ci fut fait prisonnier ou blessé, « il appartenait aussitôt à la part estimable de l'humanité, les idiots de l'arrière eux-mêmes n'ayant jamais osé, du moins publiquement, affirmer que les armées allemandes, autrichiennes ou bulgares étaient les Armées du Mal » (Bernanos, 2008 : 170). Nullement étonnant donc si Bernanos se demande si cette attitude sera celle de l'Église de France. Notons cependant qu'il considère que cette question revêt moins d'importance pour le peuple espagnol que pour les Français. Puisque, contrairement à l'Espagne où l'épuration touche à sa fin, l'épuration des Français n'a pas encore eu lieu. Pour le dire autrement, Bernanos redoute que la justification des crimes ne devienne demain l'attitude de l'Église catholique en France, étant donné que la Russie soviétique, l'Italie mussolinienne et l'Allemagne nazie « n'en tireraient pas un moindre profit » (Bernanos, 2008 : 163). Comme l'a bien observé Bérengère Loiseau, « comme Bloy, Bernanos critique durement les faux dévots et les mauvais chrétiens qui fournissent aux non-croyants des occasions de chute. Ces menteurs qui ont perverti le message évangélique donnent, en effet, raison aux révolutionnaires républicaines qui, lors de la guerre civile espagnole, cherchent à anéantir l'Église » (Loiseau, 2017 : 110). C'est ce que Bernanos appelle « scandale », car « donner le mauvais exemple est à la portée de n'importe qui. Le mauvais exemple des chrétiens s'appelle scandale. C'est nous qui répandons à travers le monde ce poison, il est distillé dans nos alambics » (Bernanos, 2008 : 207).

Mais comment tirer alors l'Espagne catholique du bourbier moral dans lequel elle s'est mise elle-même? Quelle porte de sortie propose-t-il pour les droites espagnoles empêtrées dans la justification de l'injustifiable? Comment celles-ci pourraient coexister pacifiquement avec leurs frères jumeaux totalitaires : les socialo-communistes? En vérité, Bernanos ne voit de salut pour l'Espagne d'après-guerre que dans l'initiative d'une politique nouvelle fondée sur la lutte contre toutes les injustices ainsi que sur le pardon qui passe avant tout par la pacification des cimetières. Selon ses propos, ce n'est que « lorsqu'on aura démobilisé les classes, dissous les ligues, renvoyé chez eux les Italiens, les Allemands et les Marocains » que « les généraux

défendre dans un conseil de guerre où il était accusé d'avoir publiquement dénoncé en chaire les assassins de tous bords » (Massot I Muntaner, 2001 : 129). C'est ce qui nous amène à conclure que ces déformations de vérité historique sont notamment dues à son métier d'écrivain, mais aussi à l'animosité grandissante de son fils Yves avec le « Conde Rossi » et une certaine inimitié des nationaux contre la IIIe République française qui, rappelons-le, appuie plus ou moins ouvertement le camp républicain.

commenceront à trembler dans leurs grandes bottes, car l'Espagne comptera ses morts. Après une guerre civile, la vraie pacification commence toujours par les cimetières, il faut toujours commencer par pacifier les cimetières » (Bernanos, 2008 : 142). Bernanos rejoint ici la grande idée de Maurice Barrès selon laquelle les morts guident les vivants, car « ce ne sont pas tant les erreurs ou les fautes des morts qui empoisonnent notre vie nationale, que les rancunes ou les dégoûts qui leur survivent, qu'exploitent un petit nombre de chefs partisans que nous pourrions compter sur les doigts de la main » (Bernanos, 2008 : 286). En revanche, s'agissant de l'avenir de l'Église d'outre-Pyrénées, Bernanos insiste à ce que le Saint-Siège fasse la lumière sur la complicité du clergé avec les insurgés de droite. C'est ce que Bernanos souligne très justement dans *Nous autres Français* (1939) en déclarant que « l'Espagne ne sera pas demain au cardinal Goma. L'Espagne se donnera demain au premier chef venu, phalangiste ou non, qui fera l'enquête que je vous demande de faire, collera au mur tous les chefs assassins, de droite ou de gauche, à l'applaudissement de la nation. Je ne crois pas que ce jour-là sera pour l'Église un beau jour » (Bernanos, Essais et écrits de combat, 1971 : 737).

Néanmoins, par souci de vérité historique, il convient de préciser qu'en dépit de ses flèches les plus acérées contre les prêtres ayant soutenu le « Movimiento Nacional » l'amour bernanosen pour l'Espagne catholique reste intacte. Car, à la toute fin des pages consacrées à la guerre d'Espagne, il martèle que si ce pays compte bon nombre d'anticléricaux, incendiaires des églises et égorgés de religieux, « c'est que le diable exerce plus particulièrement ses diableries sur un pays riche de trop de prêtres vertueux, d'édifiants dévots, de zéloteurs et de zélatrices » (Bernanos, 2008 : 191). Ou encore:

je n'ai jamais été tenté, par exemple, de traiter de 'Loyaux' les républicains d'Espagne. Leur loyauté, à l'égal de celle de leurs adversaires, étant assurément conditionnelle. Question loyauté, comme dirait M. Céline, je puis renvoyer tous ces gens-là dos à dos. Le Monde a besoin d'honneur. [...] Or, aucun homme sensé n'aura jamais l'idée saugrenue d'apprendre les lois de l'honneur chez Nicolas Machiavel ou Lénine. (Bernanos, 2008 : 91-92)

Le message que l'écrivain veut donc faire passer est justement la nécessité de la lutte contre tous les totalitarismes, qu'ils soient de gauche ou de droite. D'où la mise en parallèle des crimes nazis avec ceux commis au nom de la lutte des classes parce que dans l'esprit de cet ancien camelot la rivalité entre Hitler et son futur allié et meilleur ennemi Staline « est justifiée par l'identité des méthodes, le premier exploitant la mystique de race, l'autre celle de classe, à des fins communes » (Bernanos, 2008 : 289). Autrement dit, en bon humaniste, Bernanos ne fait pas de distinction entre les terreurs de droite ou de gauche. Puisque « toutes les terreurs se ressemblent, toutes se valent, vous ne me ferez pas distinguer entre elles. [...] La Peur me dégoûte chez tout le monde, et derrière les belles paroles des massacreurs il n'y qu'elle. On ne massacre jamais que par peur, la haine n'est qu'un alibi » (Bernanos, 2008 : 115). Cela revient à dire que Bernanos, en parfait accord avec sa conception personnelle et exigeante de la foi, refuse d'accorder l'ultimatum christique de l'Évangile de Saint Luc (« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ») aux Églises communiste et nazi-fasciste et à leurs idéologies respectives. L'entrevue

bernanosienne avec André Malraux lors de son séjour à Majorque est très révélatrice à cet égard. Lorsque le futur premier ministre des Affaires culturelles du général De Gaulle et engagé volontaire dans les Brigades Internationales le félicite pour son intégrité intellectuelle et la hardiesse de condamner la « Croisade épiscopale » Bernanos refuse catégoriquement ses compliments car Malraux, fidèle à la ligne soviétique du Parti, ne veut pas dire un seul mot qui puisse porter préjudice au P.C.F. Ce qui n'empêche pas Malraux de toujours porter une grande estime pour l'auteur du *Journal d'un curé de campagne*, car à son décès en 1948, il fut l'un des rares écrivains de renom à avoir assisté à ses funérailles. Comme l'a si bien fait observer Pierre-Robert Leclercq, « on s'égaré, on ne comprend rien de Bernanos si l'on oublie que la Chrétienté est son pays. Tout part de ce pays, y revient » (Leclercq 1992 : 49). Bien qu'il critique les institutions catholiques palmesanes et les généraux putchistes Bernanos demeure fidèle à sa vérité, puisqu'il préfère toujours la férocité des brutes à la férocité des lâches, pour paraphraser la grande idée de l'auteur de *La France juive* et son guide spirituel de jeunesse Edouard Drumont. Enfin et surtout, en prenant ses distances avec l'extrême droite nationaliste « le Dostoïevski français » renoue les liens avec le catholicisme monarchisant de sa jeunesse. Privé de toute dimension catholique et dépourvu de la charité chrétienne, Maurras n'est plus pour lui l'homme du coup de force tant convoité, mais un traître à la cause monarchiste dont le ralliement aux dictatures et à la classe possédante trahit l'esprit même de la tradition monarchique et le système de la chevalerie auxquels Bernanos reste toujours passionnément attaché. La France maurrassienne serait donc foncièrement opposée à la France de Chartres, vu que son christianisme sans la personne de Christ et son ordre catholique sans la grâce divine, fondés sur le positivisme de Comte et la laïcité, subordonnent le spirituel au temporel. Conformément aux enseignements chrétiens, Bernanos refuse de suivre l'auteur d'*Anithéa* et d'accorder la primauté à l'ordre et à l'État, mais il la confie définitivement aux saints, qui rayonnent des valeurs chrétiennes et vivent de la fidélité aux messages des Saintes Écritures. François d'Assise incarnerait ainsi à ses yeux l'esprit de pauvreté et d'humilité, tandis que Jeanne d'Arc et Thérèse de Lisieux personnifieraient le sens de l'honneur et l'esprit d'enfance. Ces trois mastodontes de la spiritualité chrétienne ont un grand rôle à jouer auprès des « lecteurs présents et futurs des *Grands Cimetières*. En particulier Jeanne d'Arc, figure de proue de la chevalerie des hommes libres, fidèles à l'honneur et résolus à payer de leur vie leur adhésion à la liberté contre tout système totalitaire » (Estève, 1981 : 235).

6. En guise de conclusion

Contrairement à d'autres écrivains catholiques ayant succombés à la tentation franquiste, Bernanos s'est montré très lucide dans ses discernements, ce qui lui a permis de « dépasser le niveau des apparences » (Bernanos, *Essais et écrits de combat*, 1971 : XXI) et de dénoncer publiquement le soutien de l'épiscopat espagnol aux insurgés. Unissant son récit de guerre d'Espagne au témoignage de Malraux (*Espoir*, 1937) et de Hemingway (*Pour qui sonne le glas*, 1940), son exemple sera suivi par le baobab de la littérature catholique François Mauriac qui, après le bombardement de Guernica au Pays basque, critique, lui aussi, cette imposture de l'hérarchie ecclésiastique espagnole; d'abord dans les colonnes du *Figaro* et ensuite dans son *Bloc-notes*.

Bien que Bernanos ait rendu l'évêque Miralles et plusieurs curés majorquins responsables pour certains abus et méfaits avec lesquels ils n'avaient strictement rien à voir et qu'il fallait sans doute attribuer à ses amis de la Phalange, son grande originalité – et sa grande force – a été de dire que l'on ne justifie pas les exactions sommaires au nom des idéaux de l'Évangile et d'avertir la droite hexagonale que les valeurs spirituelles du franquisme et du fascisme sont des valeurs fausses. Cela ne signifie pas pour autant que Bernanos se rallie à la cause républicaine et qu'il dédouane les Rouges de leurs responsabilités; mais il lui est insupportable d'admettre que les chrétiens espagnols et les plus hauts responsables de l'Église donnent leur soutien aux arrestations arbitraires, à la torture et aux meurtres des innocents. Le jeune Camus a été l'un des premiers critiques à s'être rendu compte de l'originalité de la pensée bernanosienne dans *Alger républicain* du 4 juillet 1939 où il a tenu à souligner que « Georges Bernanos est un écrivain deux fois trahi. Si les hommes de droite le répudient pour avoir écrit que les assassinats de Franco lui soulevaient le cœur, les partis de gauche l'acclament quand il ne veut pas point l'être par eux. Car Bernanos est monarchiste. Il l'est comme Péguy le fut et comme peu d'hommes savent l'être. Il garde à la fois l'amour vrai du peuple et le dégoût des formes démocratiques. Il faut croire que cela peut se concilier. [...] Je crois qu'il était nécessaire d'écrire cela dans un journal de gauche » (Bernanos, *Essais et écrits de combat*, 1971 : XXXXII-XXXIII). Faisant sienne la célèbre maxime de Péguy (*Notre jeunesse*, 1910) selon laquelle il est primordial que « la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance » (Péguy, 1968 : 516-517), Bernanos refuse l'imposture du clergé palmesan et de son maître d'hier Charles Maurras. C'est ce qui lui permet de dire qu'il n'a pas changé, mais que ce sont eux qui ont trahi les principes du catholicisme et de véritable patriotisme. En refusant de changer la mystique en politique (défense de l'Église et restauration de la Monarchie d'un côté, le soutien au fascisme de l'autre), Bernanos s'inscrit dans la lignée péguyste, comme il croit que son pays, la France, est un être à la fois spirituel et charnel. Le catholique en Bernanos refuse d'un bloc le ralliement des droites franco-espagnoles à Franco ou à Mussolini, étant donné que le mode opératoire de ces deux dictateurs est profondément opposé à l'esprit de l'Évangile et une certaine tradition monarchiste. Il n'est pas donc étonnant si ses amis maurrasiens deviennent dans son esprit la France de la Terreur (1793), car en justifiant les massacres en Espagne et en Éthiopie ils recommencent le massacre des « héros de la Vendée » (Bernanos, 2008 : 157). Cela dit, si Bernanos critique avec la même véhémence les grands fléaux du siècle passé (nazi-fascisme, communisme, méfaits du machinisme), c'est qu'ils représentent dans son esprit un infranchissable obstacle pour l'avènement d'un véritable humanisme, humanisme qui serait conforme à l'esprit de chrétienté et qui respecterait la dignité de chaque être humain, indistinctement de sa religion, de sa race ou de son ethnie. Enfin, le fait que Bernanos ait su garder son indépendance face à la doxa de ses maîtres de l'Action française et face à la répression aveugle des phalangistes sur l'île de Palma nous montre jusqu'à quel point l'écrivain chérissait la notion de dignité humaine et comment ses prises de position contre les trois idéologies mortifères du siècle dernier peuvent influencer sur la détotalitarisation des esprits. C'est pourquoi l'actualité de son réquisitoire féroce contre les totalitarismes n'est plus à démontrer, d'autant plus dans une Europe menacée des extrémistes de tous bords dont les discours révisionnistes rouvrent les

plaies des descendants des populations martyrisées. Pour terminer, nous dirions avec Massot I Muntaner que les *Grands Cimetières sous la lune* est « un témoignage passionné qui parfois défigure la réalité, mais qui continue à éveiller la conscience de ses lecteurs et à réclamer que jamais plus ne se reproduisent les luttes fratricides et les assassinats sans discrimination » (Massot I Muntaner, 2001 : 140).

Bibliographie

- » ALBOUY, Serge (1974). « L'Évolution spirituelle de Bernanos et la guerre d'Espagne ». In : *La Nouvelle Revue des deux mondes*, pp. 83-93.
- » BERNANOS, Georges (1971). *Combat pour la liberté (correspondance inédite 1934-1948)*, Paris : Plon.
- » BERNANOS, Georges (1971). *Essais et écrits de combat*. Textes présentés et annotés par Yves Bridel, Jacques Chabot et Joseph Jurt sous la direction de Michel Estève. Paris : Gallimard.
- » BERNANOS, Georges (1971). *Correspondance II*, Paris : Plon.
- » BERNANOS, Georges (2008). *Les Grands Cimetières sous la lune*. Paris : Editions du Seuil.
- » BERNANOS, Georges (1983). *Lettres retrouvées, 1904-1948*. Paris : Plon.
- » BREEN, Catherine (1973). *La Droite française et la guerre d'Espagne*. Genève : Édition Médecine et Hygiène.
- » DE BOISDEFFRE, Pierre (1953). *Métamorphoses de la littérature de Barrès à Malraux*. Paris : Edition Alsatia.
- » DE MUÑOZ, Maryse Bertrand (1972). *La guerre civile espagnole et la littérature française*. Montréal : Didier.
- » ESTÈVE, Michel (1981). *Bernanos*. Paris : Hachette.
- » HALDA, Bernard (1998). *Bernanos ou la foi militante et déchirée*. Paris : Tequi.
- » JURT, Joseph (2018). « Malraux et Bernanos face à la guerre civile d'Espagne ». In : *Présence d'André Malraux. Cahier de l'association Amitiés Internationales André Malraux*, 16, pp. 73-87.
- » LECLERCQ, Pierre-Robert (1992). « Bernanos pris au piège ». In : *Magazine littéraire (La droite idéologies et littérature)*, 305, pp. 47-49.
- » LOISEAU, Bérengère (2017). *La forme littéraire de l'engagement chez Georges Bernanos : étude de la Grande peur des bien-pensants et des Grands cimetières sous la luna*. Grenoble : Littératures.
- » MASSOT I MUNTANER, Josep (2001). *Bernanos et la guerre d'Espagne*. Paris : Salvator.
- » PÉGUY, Charles (1968). *Œuvres en prose II*. Paris : La Pléiade.
- » VON BALTHASAR, Hans-Urs (2018). *Le chrétien Bernanos*. Paris : Éditions Parole et Silence.

Frano Vrančić

Odjel za francuske i frankofonske studije
 Sveučilište u Zadru
 Ulica Mihovila Pavlinovića 1
 23 000 ZADAR
 Croatie